



(CYBER)HARCÈLEMENT ET RESSOURCES MOBILISÉES PAR LES ADOLESCENTS - PARTIE 1

Note n° 1 de l'Observatoire « Vies Numériques » du
Centre de Référence en Santé Mentale
Juillet 2016

Résumé

Depuis janvier 2016, le Centre de Référence en Santé Mentale développe une mission d'observatoire des usages et des usages problématiques d'Internet et des jeux vidéo. Pour ce premier numéro, le CRéSaM a décidé de se pencher sur la question du (cyber)harcèlement et des ressources mobilisées par les adolescents lorsqu'ils sont confrontés à ce type de situation.

Pascal MINOTTE, Anaïs ANTOIN

Contact : p.minotte@cresam.be

Table des matières

Contexte général.....	2
Harcèlement et cyberharcèlement	3
Prévalence du harcèlement chez les adolescents	5
Harcèlement et genre	6
Intensité du vécu des victimes.....	7
Les conséquences du harcèlement.....	9
Les ressources mobilisées par les jeunes en cas de harcèlement	9
Se pencher sur les situations les plus préoccupantes	12
À l'école.....	12
Dans la famille et avec les ami(e)s	15
Suite à donner au travail	18
Bibliographie.....	20

Les auteurs

Pascal Minotte est psychologue. Il est responsable de l'Observatoire « Vies Numériques » du CRéSaM.

Anaïs Antoin a participé à la recherche concernant « les ressources mobilisées par les adolescents en situation de souffrance psychologique » dans le cadre d'un stage de Master en psychologie.

Contexte général

Depuis janvier 2016, grâce au soutien de la Région Wallonne, le Centre de Référence en Santé Mentale (CRéSaM) développe une mission d'observatoire des usages et des usages problématiques d'Internet et des jeux vidéo. Ce financement fait suite à une succession de projets de recherches et de formations menés par le CRéSaM en association avec différents services - dont principalement l'ASBL Nadja - et universités. Ce document est le premier rapport de l'observatoire, nous espérons qu'il inaugure une longue série. Il a pour objectif d'apporter un complément d'information aux acteurs de terrain et aux pouvoirs publics afin de les soutenir dans la construction de leurs actions, tant au niveau préventif que curatif.

Pour ce premier numéro, le CRéSaM a décidé de se pencher sur la question du (cyber) harcèlement^a. Il s'agit actuellement d'une thématique très présente dans les médias et au sujet de laquelle le centre est souvent sollicité. Or, si cette problématique n'est sur le devant de la scène en Belgique que depuis trois ou quatre ans, elle est cependant l'objet de recherches depuis de nombreuses années. Il nous a donc paru intéressant de rédiger un état des connaissances de la littérature scientifique sur un certain nombre de questions clés concernant le (cyber) harcèlement.

Ce travail théorique va par ailleurs nous permettre de discuter les résultats provisoires d'une recherche en cours. En effet, le CRéSaM réalise actuellement une enquête sur les ressources mobilisées par les adolescents lorsqu'ils sont confrontés à une situation de souffrance psychologique. Ce projet n'en est qu'à ses débuts, mais nous disposons d'ores et déjà de données en lien avec le harcèlement que nous présentons dans ce rapport. Celles-ci sont issues d'un questionnaire auto-administré rempli en classe par 986 adolescents âgés de 13 à 19 ans dans 4 écoles secondaires^b du Hainaut occidental entre mars et mai 2015. Dans celui-ci, il est demandé aux répondants de décrire en quelques lignes une situation de souffrance psychologique rencontrée dans l'année écoulée. Nous leur demandons ensuite, au départ d'une liste de 38 ressources^c (famille, amis, professionnels de la santé, médias, etc.), quelles sont celles qu'ils ont mobilisées afin de recevoir de l'aide (soutien et/ou information). Les répondants sont aussi invités à se positionner au départ d'une échelle de Likert sur leur niveau de satisfaction concernant les ressources auxquelles ils se sont adressés.

^a Le préfixe « cyber » est placé entre parenthèses dans la mesure où nous pourrions ne pas l'utiliser. Le cyberharcèlement n'est qu'une des formes actuelles du harcèlement. Dans ce texte, lorsque nous utiliserons le terme « harcèlement » sans autre précision, ce sera pour évoquer toutes les formes de harcèlement dont le cyberharcèlement. Des précisions sont cependant apportées lorsque nécessaire. Par exemple, nous serons amenés à distinguer le harcèlement hors ligne (nous parlerons aussi de harcèlement traditionnel ou harcèlement classique) du harcèlement en ligne.

^b Les classes dans lesquelles le questionnaire a été passé appartiennent à l'enseignement général, à l'enseignement technique de transition, de qualification et à l'enseignement professionnel.

^c La liste des ressources a été établie grâce aux suggestions d'un comité d'accompagnement d'experts issus « du terrain » et du monde académique et grâce à l'organisation de focus groupes d'adolescents.

Ensuite, à la fin du questionnaire, nous leur demandons l'ordre dans lequel les ressources ont été sollicitées afin de déterminer à qui ils se sont adressés en premier. Enfin, nous leur proposons de lister les ressources qui leur ont été les plus utiles (maximum 3).

Afin d'éviter les biais liés à « l'effet d'attente » et à la « désirabilité sociale »^d, nous avons décidé de partir de situations vécues par les adolescents et non d'exemples formatés, ce qui situe ce travail à la frontière entre approches quantitative et qualitative. Le fait que l'enquête repose sur une question ouverte ajoute de la richesse à l'information récoltée, mais limite l'interprétation statistique des résultats. Cette recherche n'a pas de visée épidémiologique, une autre approche aurait dû être utilisée pour cela. Enfin, il est important à ce stade de garder à l'esprit que ces données doivent encore être complétées. Notre démarche se veut essentiellement exploratoire, destinée à formuler des hypothèses qui pourront être confrontées à la littérature scientifique et qui nous serviront à orienter la suite de notre recherche.

Harcèlement et cyberharcèlement

Il existe un débat dans la littérature scientifique afin de déterminer dans quelle mesure le harcèlement hors ligne et le harcèlement en ligne sont des phénomènes liés et s'il est pertinent de les étudier séparément ou non. La réponse à cette question varie en fonction des objectifs de celui qui la pose. Ceci étant, les enquêtes épidémiologiques montrent que les taux de cooccurrences entre les deux phénomènes sont généralement élevés¹⁻⁴. Par exemple, un pourcentage important des enfants et des adolescents victimes de harcèlement en ligne sont également harcelés à l'école (73 %⁵ ; 96 %⁶ ; 59,7 %⁷). Ainsi, le lien statistique entre harcèlement en ligne et harcèlement « classique » permet d'établir que le premier est un facteur prédictif du second⁸. L'inverse est également vrai, mais dans une moindre proportion. Il est fréquent que les enfants harcelés dans l'enceinte de l'école le soient aussi en ligne (36,3 %⁷ ; 39,6 % des filles et 31,7 % des garçons⁹). Enfin, une comparaison des situations dans les différents pays européens permet de constater que le cyberharcèlement est le plus élevé dans les pays où le harcèlement « traditionnel » l'est aussi¹⁰. Ou encore, que le cyberharcèlement diminue pendant les vacances scolaires, sans doute parce que celui-ci concerne souvent les jeunes d'un même établissement scolaire¹¹.

Évidemment, il arrive que le harcèlement ne s'opère que dans le cadre d'une communication médiatisée par les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) tout comme il arrive que le harcèlement ne se manifeste jamais à travers ces moyens de communication. Les situations de cyberharcèlement ne sont pas toujours une extension du harcèlement « hors ligne »¹².

^d Nous pourrions proposer à tous les répondants la même situation en indiquant simplement "Je vis une situation de souffrance psychologique, à qui est-ce que je m'adresse pour trouver du soutien ou de l'information ?". Ce type de démarche permet de solidifier l'assise statistique de l'enquête, mais risque de surévaluer certaines réponses "attendues" comme "je consulte un psychologue" et nous fait passer à côté de détails très intéressants concernant les ressources inattendues. Par exemple, des personnes périphériques à la vie du répondant peuvent jouer un rôle important en tant que ressource. Ce n'est qu'en partant de situations vécues que ce type d'information peut émerger.

Par ailleurs, il est possible de faire d'autres formes de distinction autour du phénomène harcèlement. Par exemple, il est fréquent que les mesures de victimisation distinguent deux catégories^{13,14} :

- *Les agressions directes* (physique et verbale) incluant parfois - en fonction des études - les interactions orales via le téléphone.
- *Les agressions « indirectes »* incluant les SMS, les Email, les interactions écrites sur Internet comme le clavardage, les Forums.

Dans d'autres travaux¹¹, une distinction est opérée entre :

- *Le harcèlement direct* : comme, par exemple, les moqueries, les surnoms désobligeants, les insultes, les coups, les dégradations de matériel.
- *Le harcèlement indirect* : comme, par exemple, le fait de propager des rumeurs et/ou d'isoler la victime.

Les situations évoquées par les adolescents dans le cadre de notre enquête constituent un ensemble relativement hétérogène. Ils décrivent parfois un phénomène collectif dans lequel la victime est confrontée à un groupe de personnes ou un problème impliquant principalement deux individus. Dans ce cas, le harcèlement peut s'expliquer par une situation de rivalité amoureuse, il peut aussi s'agir de harcèlement sexuel ou « amoureux ». Le harcèlement peut parfois s'appuyer sur une photo ou une vidéo compromettante. Il peut s'agir aussi de la diffusion de rumeurs qui portent atteinte à la réputation de la personne et qui sont utilisées pour justifier les insultes et l'isolement dont elle est victime. Les attaques peuvent porter sur différents éléments comme l'apparence physique, l'orientation sexuelle, les mœurs supposées de la victime, etc. Autrement dit, le terme de harcèlement regroupe un ensemble de situations assez disparates, mais qui présentent néanmoins des points communs qui vont permettre de construire une définition.

Ainsi, dans tous les cas, qu'il s'agisse de harcèlement ou de cyberharcèlement, nous retrouvons des « actes négatifs délibérés répétés à l'égard d'une personne qui ne voit pas comment y mettre fin »¹⁵. Ce constat ne s'oppose en rien à une analyse spécifique du phénomène cyberharcèlement. Affirmer une filiation entre les phénomènes ne revient pas à nier les spécificités propres à chacun. La communication médiatisée par ordinateur (et TIC en général) a ses caractéristiques qui vont influencer le phénomène du harcèlement. Nous pensons notamment aux points suivants :

- Le caractère potentiellement « viral » de la diffusion de l'information via les TIC.
- L'absence de certaines contraintes liées à l'espace et au temps. La victime peut être confrontée au phénomène « 24/7 », à l'intérieur et en dehors de l'école.
- L'utilisation de l'écrit et de l'image.
- L'absence de contact visuel (et donc de feedback) entre les interlocuteurs qui laisse une place importante aux interprétations erronées des intentions et des réactions des personnes impliquées et qui fragilise le processus de régulation empathique.

- Un potentiel impact à moyen et long termes sur « l'identité numérique » des personnes impliquées, les propos et/ou images compromettantes étant susceptibles de resurgir dans le futur.
- La possibilité de l'anonymat du côté du ou des harceleurs. Notons cependant que l'anonymat n'est pas systématique, 40 % à 50 % des victimes de cyberharcèlement connaissent l'identité de leur agresseur¹⁶.

Notons enfin que les caractéristiques du cyberharcèlement font dire à certains spécialistes que ceux qui recourent à cette forme d'intimidation n'ont pas nécessairement le même profil psychologique que ceux qui ont recours au harcèlement traditionnel. Par exemple, le cyberharcèlement serait parfois utilisé par les victimes de harcèlement traditionnel pour se venger de leur (s) agresseur (s)¹¹.

Prévalence du harcèlement chez les adolescents

Dans le cadre de notre enquête sur les ressources mobilisées par les adolescents lorsqu'ils vivent une période de souffrance psychologique, sur les 986 questionnaires récoltés, nous avons pu identifier 47 situations de harcèlement et/ou cyberharcèlement. Cela correspond à 5 % des situations évoquées par les adolescents. Par ailleurs, 80 % de celles-ci ont explicitement un lien avec l'école, soit 4 % de l'ensemble des situations évoquées par les ados.

Rappelons que notre étude n'a pas de vocation épidémiologique. Nos résultats se situent d'ailleurs assez en deçà de la plupart des enquêtes épidémiologiques ad hoc. Les études réalisées dans les pays occidentaux obtiennent des taux de prévalence pour le harcèlement chez les enfants et les adolescents entre 8,6 % et 45,2 % pour les garçons et entre 4,8 % et 35,8 % pour les filles¹⁷. Une étude récente réalisée en Fédération Wallonie-Bruxelles a permis d'évaluer à 21 % la proportion de victimes de harcèlement en milieu scolaire¹⁵. De son côté, l'étude HSBC^e de l'OMS¹⁸ comparant 39 pays occidentaux situe malheureusement la Belgique dans le haut du classement. 21,5 % des enfants belges de 11 ans ont été victimes d'intimidation au moins deux fois au cours des deux derniers mois tandis que la moyenne de l'ensemble des 39 pays participants est de 13 %. Les statistiques augmentent légèrement au début du secondaire avec 24,5 % des adolescents de 13 ans qui ont vécu une situation de harcèlement selon la définition de l'enquête (la moyenne transnationale étant à 12 %) pour ensuite diminuer à 15 ans, âge auquel 20 % des adolescents sont concernés en Belgique (la moyenne transnationale étant de 9 %).

Les études qui ont comparé les prévalences entre harcèlement en ligne et harcèlement hors ligne ont permis de montrer que le harcèlement hors ligne reste plus fréquent que le harcèlement en ligne et ce aussi bien du côté des victimes que des auteurs^{2,9}. Selon la littérature scientifique, entre 20 % et 40 % des adolescents^f ont fait l'expérience du cyberharcèlement au moins une fois dans leur

^e Health Behaviour in School-aged Children.

^f Ces chiffres sont plus élevés que ceux évoqués plus haut étant donné, notamment, la période de temps considérée.

vie¹⁶. De son côté, l'enquête EU Kids Online³ – basée sur des données récoltées dans 25 pays européens – constate qu'1 enfant sur 5, âgés de 9 à 16 ans, rapporte avoir été harcelé en ligne dans l'année écoulée dont 6 % à une fréquence d'au moins une fois par semaine.

À ce stade, nous devons constater la disparité relativement importante entre les résultats des différentes enquêtes épidémiologiques. Celle-ci s'explique par différents facteurs^{16,19-21}. Tout d'abord, ces études se basent sur des définitions différentes du cyberharcèlement, et ce, à différents niveaux :

- Concernant la fréquence de répétition des faits malveillants : certaines études ne prennent pas en compte la répétition comme dimension du harcèlement et englobent donc plus de situations. D'autres se réfèrent à des fréquences différentes.
- La période de temps prise en compte : la plupart des études se basent sur l'année écoulée, mais d'autres envisagent les deux derniers mois ou toute la vie des répondants.
- La prise en compte ou non de la référence au « déséquilibre des rapports de forces » entre harceleur et victime dans la définition du harcèlement.

De plus, d'autres éléments expliquent la disparité des résultats :

- L'utilisation de nombreux instruments de mesure de qualités inégales. Berne et ses collaborateurs en ont ainsi recensé 43 différents²².
- Des différences d'échantillonnage, par exemple dans l'âge des participants.
- Les particularités de certaines enquêtes comme la période durant laquelle elles ont été réalisées qui correspond à l'apparition de certaines nouveautés technologiques.

Comme nous le précisons préalablement, notre méthodologie n'est pas adaptée pour extrapoler des prévalences dans la population. Les adolescents ont répondu au questionnaire en choisissant un exemple de situation qu'ils ont vécue, ce qui ne veut pas dire qu'ils n'en ont pas connu d'autres. Autrement dit, 5 % de nos répondants ont choisi d'évoquer une situation de harcèlement dont ils ont été victimes, ce qui ne veut pas dire que d'autres répondants n'ont pas connu ce type de situation, ils ont simplement choisi d'évoquer une autre situation.

Harcèlement et genre

Nous observons dans notre enquête une différence importante en fonction du genre. 74 % des situations de harcèlement qui sont évoquées concernent des filles. Ce pourcentage ne correspond pas aux prévalences de la littérature scientifique qui dénombrent, en moyenne, plus de situations de harcèlement « hors ligne » pour les garçons et une répartition relativement équilibrée entre genres lorsqu'il s'agit de cyberharcèlement^{15,16,18}.

Nous pouvons dès lors nous demander pourquoi beaucoup plus de filles que de garçons ont choisi d'évoquer une situation de harcèlement dans le cadre de notre enquête. L'explication se situe probablement davantage au niveau de l'intensité du vécu que de la fréquence en fonction du genre.

En effet, dans les situations de harcèlement, le vécu de détresse psychologique est généralement plus important pour les filles. Des épisodes de harcèlement répétitifs sont prédictifs d'une intense réponse émotionnelle sous forme d'anxiété et de dépression chez les filles plus que chez les garçons^{3,14,16,23-27}. Précisons cependant que ce constat ne doit pas faire l'objet d'un malentendu. Beaucoup de garçons vivent très mal le harcèlement dont ils sont victimes. Nous évoquons ici une tendance statistique qu'il ne faudrait pas utiliser pour diminuer l'importance du phénomène lorsqu'il concerne les garçons.

Ceci étant, les recherches suggèrent que, confrontées à une situation stressante, les adolescentes auraient plus tendance à avoir recours à la rumination et à concentrer leur attention sur leurs émotions négatives tandis que les garçons tenteraient plus volontiers de trouver des distractions pour échapper à ces émotions²⁸. Ces résultats peuvent d'ailleurs être mis en lien avec les observations faites dans le cadre d'une autre recherche à laquelle nous avons participé concernant les usages problématiques des jeux vidéo²⁹. En effet, l'usage excessif des jeux vidéo à l'adolescence est très majoritairement le fait de garçons (85,7 % vs 14,3 % sur les 1,4 % d'utilisateurs excessifs). Une stratégie courante chez les garçons pour gérer leurs émotions négatives est de se distraire via l'immersion dans un jeu vidéo, par exemple.

Constatons enfin, à l'instar de nombreux travaux sur la question, que les garçons et les filles ne sont pas confrontés à la même réalité sociale et biologique. La puberté et l'adolescence chez les filles comportent probablement plus d'événements stressants. C'est une des raisons pour lesquelles elles évoquent généralement un niveau de bien-être plus bas que les garçons à cet âge de la vie²⁸.

Intensité du vécu des victimes

Les enquêtes basées sur des questionnaires standardisés sont les seules à permettre une évaluation épidémiologique du phénomène de harcèlement. Cependant, il est souvent difficile de les utiliser au moment de programmer les actions de terrain. En effet, les prévalences relativement importantes obtenues par un screening systématique ne nous renseignent pas sur le vécu des victimes et le besoin qu'elles ont éprouvé (ou non) de trouver de l'aide. Les 20 à 40 % dont il est question dans la littérature scientifique¹⁶ incluent de façon indifférenciée des situations qui ont pu être perçues comme anecdotiques par les victimes et des situations aux conséquences beaucoup plus graves. Une proportion des enfants victimes de harcèlement n'éprouve pas ou très peu d'émotions négatives à ce sujet. Par exemple, une étude européenne réalisée en Espagne, en Italie et en Angleterre sur 5862 adolescents a montré que 18,2 % de ceux qui ont été victimes de harcèlement classique et 31,5 % de ceux ayant été victimes de cyberharcèlement se disent « non affectés » par ce qu'ils ont vécu¹⁴. C'est la raison pour laquelle des chercheurs ont tenté de distinguer les situations de cyberharcèlement en fonction de leur gravité. Ceux-ci estiment à 20,5 % le taux de victimes « modérées » dans l'année écoulée et 5,5 % le taux de victimes « sévères »^{24g}. Ces chiffres

^g La gravité du harcèlement est ici déterminée en fonction de sa fréquence. Les victimes "modérées" subissent moins d'une agression par semaine et les victimes "sévères" au moins une fois par semaine.

rejoignent ceux issus de l'enquête EU Kids Online¹⁹ pour laquelle la prévalence du cyberharcèlement – dans une définition large qui inclut des occurrences occasionnelles – peut s'estimer à +/- 20 % et **la prévalence du cyberharcèlement grave, récurrent et répété, à 5 % des 9 – 16 ans.**

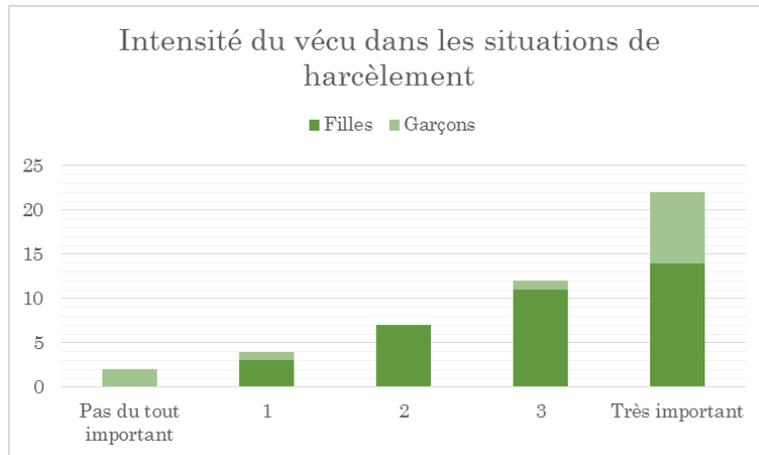


Figure 1 : Évaluation de l'intensité du vécu négatif par les victimes de harcèlement (N = 47).

La figure 1 nous montre la répartition selon le genre de l'importance de la situation de harcèlement relatée par les adolescents lors de notre enquête. Nous pouvons voir que la majorité des situations sont évaluées comme étant un problème « important » et « très important »^h.

Selon la littérature scientifique certains facteurs sont significativement liés à l'intensité de la souffrance psychologique associée au harcèlement^{4,14,30} :

- Être une fille (voir ci-dessus).
- Être préadolescent (10 - 12 ans) : avec la maturité, les individus développent des compétences qui leur permettent de mieux gérer les situations de harcèlement et leur impact émotionnel²⁴.
- Être harcelé via des photos et des vidéos et être harcelé via des appels téléphoniques sur son GSM²⁴.
- Avoir un contact dans la vie réelle avec son cyber-agresseur, voire être agressé à la fois online et offline par la même personne, à l'école par exemple^{12,31}.
- Être harcelé à une fréquence élevée et durant longtemps (voir ci-dessus).

Par ailleurs, la littérature scientifique montre des résultats contradictoires concernant la différence d'impact entre le harcèlement traditionnel et le cyberharcèlement. Certains estiment que ce dernier aurait un impact psychologique plus important, là où d'autres observent l'inverse³¹. Ceci étant, les

^h Notre méthodologie impliquait que les participants évoquent une situation qui a eu un impact émotionnel sur eux. Il est donc cohérent que nous retrouvions un pourcentage proche des 5 % qui viennent d'être évoqués et que l'évaluation qu'ils ont eu de l'impact émotionnel de cette situation soit relativement élevé.

résultats sont cohérents pour montrer que la combinaison des deux est le plus difficile à vivre pour les victimes.

Les conséquences du harcèlement

Les études concernant les effets du harcèlement sur les victimesⁱ sont nombreuses^{1,4,5,16,32}. Nous pouvons résumer leurs résultats en listant les points suivants :

- Des troubles dépressifs et anxieux³³⁻³⁶ qui s'accompagnent parfois d'une mauvaise estime de soi³⁷, d'idéations suicidaires et de passages à l'acte suicidaires^{7,26,38-43}. La détresse, la peur, la tristesse et la colère sont des sentiments qui peuvent être très présents chez les victimes. Certaines études constatent des symptômes traumatiques et des changements significatifs concernant les croyances sur soi et sur le monde⁴⁴.
- Des problèmes comportementaux de type auto ou hétéroagressifs^{9,40,42,43,45}.
- Des difficultés relationnelles et de l'anxiété sociale (même s'il semble que l'anxiété sociale soit plus un facteur prédictif qu'une conséquence du harcèlement)⁴⁶.
- Des problèmes liés à la consommation de psychotropes^{9,34,42,45,47}.
- Des problèmes scolaires, tant en termes de résultats scolaires que de bien-être à l'école⁴⁸ et de décrochage²¹.
- Des problèmes psychosomatiques : maux de tête, maux de ventre, difficultés à l'endormissement, hyperactivité, etc.⁹.

Notons enfin que la littérature scientifique distingue traditionnellement 4 types de profils : (1) les non-impliqués dans des situations de harcèlement, (2) les victimes, (3) les agresseurs, (4) les « agresseurs - victimes » qui présentent un niveau élevé à la fois d'agression et de victimisation. Or, ce sont ces derniers qui présentent le profil le plus défavorable concernant l'estime de soi, le niveau de dépression et la démotivation scolaire³².

Les ressources mobilisées par les jeunes en cas de harcèlement

Lorsqu'un jeune est concerné par une situation de harcèlement, à qui en parle-t-il ? Vers quelles ressources se tourne-t-il pour trouver de l'aide ? Autant de questions importantes qui peuvent nous aider à orienter le travail de prévention.

ⁱ Nous prenons ici le point de vue des victimes, mais il va de soi que le fait d'être harceleur ou témoin de harcèlement peut également avoir des effets négatifs sur les moyen et long termes.

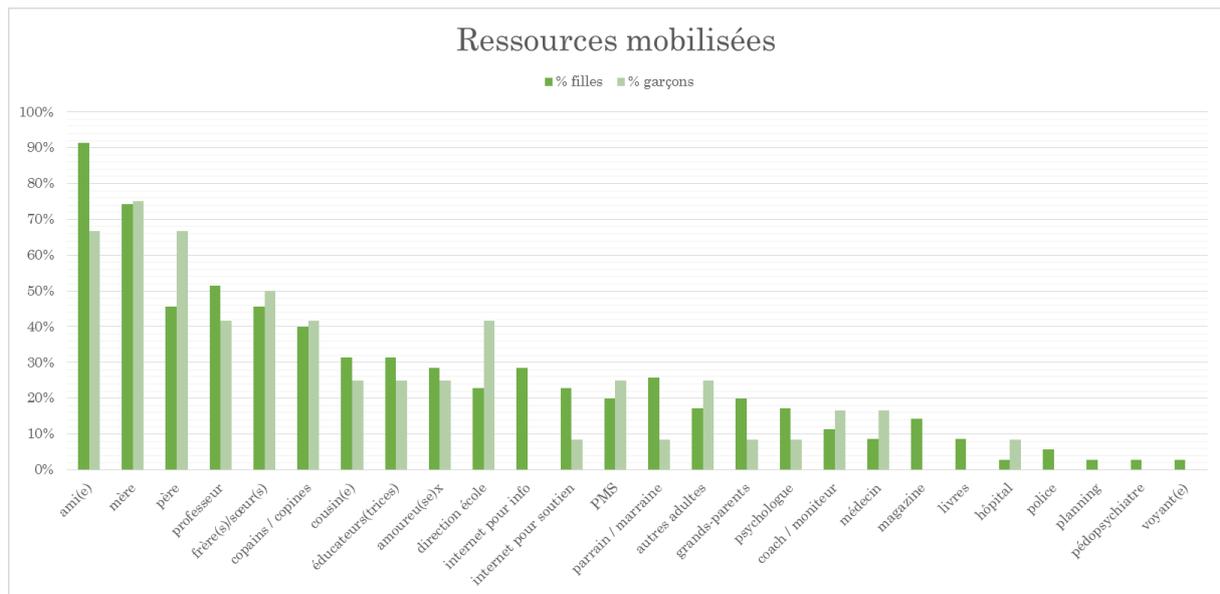


Figure 2 : Ressources mobilisées par les filles et les garçons lorsqu'ils ont été confrontés à une situation de harcèlement (N = 47).

Notre enquête montre que les parents et les amis proches sont les personnes à qui les victimes parlent le plus souvent des problèmes qu'elles rencontrent. Ces résultats sont cohérents avec d'autres travaux réalisés sur le sujet²¹. Les enseignants, la fratrie et les copains^j sont aussi souvent informés. La proximité affective, le fait de faire partie de la vie quotidienne de l'adolescent ou encore le fait d'être une ressource potentiellement « efficace » sont des facteurs déterminants dans le choix des adolescents. Les mères sont souvent les premières personnes à qui l'on s'adresse et sont fréquemment mentionnées en premier dans les ressources qui ont joué un rôle « clé » dans l'aide apportée. Viennent ensuite les amis et les petit(e)s ami(e)s.

Comme nous l'avons déjà mentionné en nous référant à la littérature internationale, le genre a une influence importante sur les stratégies déployées pour faire face aux situations stressantes. Nous avons pu le constater au travers des réponses de notre panel. En effet, les filles sollicitent plus de ressources. C'est ainsi que celles-ci mobilisent en moyenne 7 ressources contre 5 pour les garçons. Autrement dit, les filles parlent plus volontiers (en tous les cas, à plus de personnes) de leurs problèmes que les garçons. Cette observation est cohérente avec la littérature scientifique, celle-ci montre unanimement que les filles demandent plus volontiers de l'aide pour résoudre leurs problèmes que les garçons et ce pour tous les types de problèmes^{49,50}. La *stratégie de soutien social* est plus utilisée par les filles lorsqu'elles sont confrontées à une situation stressante⁵¹. Cette stratégie inclut le *soutien émotionnel* (partager ses émotions) et le *soutien informationnel* (rechercher de l'information sur le problème auprès de personnes compétentes). Ce constat concernant les différences de « copings » en fonction du genre permet de comprendre les autres différences observées :

^j Nous avons fait dans l'enquête une distinction entre ami (proche) et copain (connaissance).

- Nous constatons dans l'enquête que les filles parlent plus volontiers de ces problèmes à leurs ami(e)s que les garçons.
- Les filles sollicitent plus volontiers des membres de la famille en dehors du premier cercle familial comme une marraine, une grand-mère.
- Internet (comme source d'information et comme source de soutien), les livres et les magazines sont des ressources que les filles mobilisent parfois alors que les garçons semblent très peu les utiliser.

Il est cependant intéressant de relativiser ce constat en fonction du contexte. Une étude⁴⁹ a montré que dans une école où les élèves perçoivent les enseignants comme étant soucieux de leur bien-être, les garçons ne sollicitent que deux fois moins d'aide que les filles. Par contre, dans un établissement scolaire où les élèves ne perçoivent pas les enseignants de cette façon, les garçons sollicitent cinq fois moins d'aide que les filles. Autrement dit, l'impact du genre est significativement pondéré par la qualité de l'environnement scolaire.

Ceci étant, contrairement aux filles, les garçons sollicitent autant leur père que leur mère. Les filles parlent moins de ces problèmes à leur papa qu'à leur maman. Cette observation rejoint encore une fois la littérature scientifique^{52,53}. De plus, les garçons sollicitent plus souvent la direction de l'établissement scolaire. Il est possible qu'ils soient un peu plus enclins à solliciter des figures d'autorité et/ou plus généralement des personnes susceptibles d'agir concrètement sur la situation (père, direction, mère) et les filles des figures de soutien affectif (mère, amie). Ici aussi, nos résultats sont en cohérence avec ce que l'on sait des stratégies de coping mises en place par les adolescents en fonction du genre. Les garçons semblent mettre plus volontiers en place *des stratégies de contrôle par l'action* afin de faire face aux situations stressantes⁵¹ tout en évitant les ruminations à travers *des stratégies de distraction*²⁸.

Nos observations peuvent être comparées à d'autres études similaires, comme celle réalisée par l'INSERM en France en 2015 auprès de 15.277 élèves⁵³. On y apprend que les sujets dont les jeunes parlent le moins avec leur entourage sont « la sexualité » et « leurs difficultés ». Ainsi, les jeunes sont assez discrets quant à leurs problèmes, les garçons plus que les filles (20,9 % vs 14,1 % n'en parlent avec personne). Lorsqu'ils parlent de leurs problèmes, c'est en priorité avec un ami (37,3 %), surtout les filles (43,4 % vs 30,3 %), puis avec leur mère (29,3 %). La fratrie reste un interlocuteur peu présent sur ce sujet (10 %), de même que le père 6,1 % (9,1 % des garçons vs 3,5 % des filles). L'enquête en question permet également d'illustrer les différences de réactions entre garçons et filles face aux situations et aux pensées négatives. Par exemple, lorsqu'elles ont des pensées du type « la vie ne vaut pas la peine d'être vécue », les filles ont plus tendance à s'isoler (74,5 % vs 57,6 %), écouter de la musique (65,8 % vs 49,8 %), écrire (25,3 % vs 5,4 %), se faire du mal (21,3 % vs 9 %), lire des livres (17,2 % vs 12,2 %) tandis que les garçons joueront aux jeux vidéo (44,8 % vs 8,8 %) ou iront faire du sport (32,8 % vs 20,7 %)⁵³.

Se pencher sur les situations les plus préoccupantes

Les acteurs de terrain et les spécialistes sont unanimes sur le fait que le travail de prévention est la meilleure solution à apporter sur les moyen et long termes au problème du harcèlement. Une prévention générale et spécifique, mais aussi à des niveaux plus fondamentaux tels que la culture et l'ambiance scolaire^{11,54}. Cependant, notre travail porte sur les ressources mobilisées lorsqu'une situation problématique se présente. Dans ce contexte, il est intéressant de centrer notre attention sur les situations les plus préoccupantes, c'est-à-dire les enfants et les adolescents qui vivent des situations qui ont un fort impact émotionnel et qui mettent en place des stratégies peu efficaces voire contre-productives pour y répondre. Nous avons vu, par exemple, qu'il existait une différence entre filles et garçons. Depuis tout-petits, ces derniers sont invités à ne pas trop s'épancher sur leurs sentiments mais plutôt à agir. De leur côté, les filles peuvent exprimer leurs émotions et se montrer sensibles, mais elles sont moins encouragées à l'action. Ces stéréotypes liés au genre se retrouvent forcément dans les stratégies de coping mises en place par les uns et les autres. Il est assez difficile de décréter dans l'absolu quelles sont les stratégies les plus adaptées. Nous partirons néanmoins du postulat que, lorsqu'un jeune est confronté à une situation de harcèlement qui a un impact émotionnel significatif, l'idéal est qu'il puisse solliciter de l'aide et être entendu dans son désarroi. Ou encore que, s'il n'est pas en mesure de le faire, que les témoins de la situation puissent s'insurger, apporter leur soutien à la victime, et/ou prévenir un adulte. Qu'en est-il dès lors des jeunes qui n'en parlent pas et qui restent seuls avec leur problème ? Ou encore de ceux qui ont tenté d'en parler, mais qui se sont ensuite repliés sur eux-mêmes parce qu'ils n'ont pas reçu l'écoute qu'ils espéraient ? Pourquoi certains enfants et adolescents ne parlent pas, notamment à des adultes, des problèmes qu'ils rencontrent à l'école et/ou sur les réseaux sociaux ? Les réponses à ces questions sont d'autant plus complexes qu'elles font appel à des systèmes de causalité circulaire. En effet, nous nous posons la question des ressources alors même que les victimes de harcèlement le sont souvent parce qu'elles disposent de moins de ressources pour se défendre. Une dynamique de harcèlement s'installera beaucoup moins volontiers au détriment d'un jeune athlétique, assertif, pourvu d'une intelligence sociale aiguisée et soutenu par un réseau relationnel de pairs et d'adultes attentifs à ses besoins. Au moment où nous réfléchissons aux ressources à disposition des adolescents, nous sommes amenés en même temps à évoquer les causes du harcèlement ; les deux dimensions sont liées. Le harcèlement fait son nid du manque de ressources à disposition des victimes.

À l'école

Nous l'avons déjà évoqué, les situations de harcèlement ne sont pas nécessairement liées à l'école. Cependant, nous avons aussi vu que c'était fréquemment le cas et que l'association harcèlement scolaire et cyberharcèlement constituait un ensemble particulièrement difficile à vivre pour les victimes.

La littérature scientifique démontre un lien statistique entre différentes dimensions du contexte scolaire et les situations de harcèlement observable dans ce contexte. Les analyses de régressions confirment généralement la valeur prédictive de variables relatives à l'école ou au « groupe classe » dans le harcèlement et le cyberharcèlement^{24,55}. À ce sujet, la notion de « climat scolaire » est souvent mobilisée. Celle-ci évoque la qualité des interactions entre adultes et élèves au sein de l'école, ce qui inclut, entre autres, la disponibilité des professionnels de l'établissement pour les élèves. Un des indicateurs les plus fréquemment utilisés pour mesurer le climat scolaire consiste à évaluer dans quelle mesure les élèves estiment que les enseignants se soucient d'eux et les traitent équitablement⁴⁹. Ainsi, un lien fort entre climat scolaire, ambiance dans les groupes classes, qualité des apprentissages, réussite scolaire et victimisation à l'école est démontré par la recherche^{21,24,56}.

Notons à ce sujet que, dans le contexte belge, les différences d'ambiance au sein des groupes classes sont plus significatives pour expliquer le harcèlement que les différences entre écoles, on parlera « d'effet classe ». Évidemment, celui-ci n'explique pas tout. Cependant, il permet d'affirmer que le harcèlement ne peut se réduire à une problématique individuelle. « *Une intervention rapide des enseignants pour réguler les interactions entre élèves, et une moindre place donnée à une structure de buts centrée sur la performance, sont les deux types de pratiques enseignantes le plus directement associées à une fréquence réduite de harcèlement et de victimisation* »⁵⁵. De plus, les élèves qui perçoivent leurs enseignants comme étant justes, respectueux des élèves et s'intéressant à eux sont plus susceptibles de requérir de l'aide auprès d'eux s'ils sont harcelés ou s'ils sont témoins d'un harcèlement. Cette dimension du climat scolaire semble expliquer une part importante des différences entre écoles concernant le fait de solliciter l'aide des enseignants⁴⁹. Par ailleurs, assez logiquement, les élèves ont plus tendance à s'adresser aux enseignants concernant une situation de harcèlement lorsqu'ils estiment que cela peut les aider efficacement⁵⁰.

L'ensemble de ces constats est particulièrement édifiant et, finalement, porteur de solutions. Nous savons qu'une partie de la réponse à apporter au problème du harcèlement doit cibler certaines dimensions du contexte éducatif et de l'ambiance dans les classes. À ce sujet, notons que la Belgique francophone ne se classe pas bien dans l'enquête internationale HSBC concernant le bien-être à l'école¹⁸. Nous pouvons constater, par exemple, qu'à 11 ans, seulement 45 % des filles et 30 % des garçons aiment beaucoup l'école, ce qui place la Fédération Wallonie-Bruxelles en milieu de classement parmi 39 pays, la moyenne générale étant à 40 %. Ensuite, les chiffres montrent une détérioration progressive puisqu'à 13 ans, ce sont 28 % des filles et 18 % des garçons qui aiment beaucoup l'école (la moyenne générale étant à 27 %) et à 15 ans, ce sont 13 % des filles et 13 % des garçons, ce qui nous situe en bas de classement (la moyenne générale étant à 22 %). Notons également que, dans cette enquête, la Belgique francophone est malheureusement classée parmi les derniers lorsqu'on évalue le pourcentage des enfants qui ont été impliqués dans au moins trois interactions violentes dans les 12 derniers mois avec 18 % pour les filles et 38 % pour les garçons (M = 14 %). Classement qui reste tout aussi mauvais concernant les jeunes de 13 ans avec 11 % pour les filles et 31 % pour les garçons (M = 13 %) et chez les jeunes de 15 ans avec 8 % pour les

filles et 19 % pour les garçons (M = 10 %). Évidemment, il est toujours compliqué d'interpréter ce type de statistiques dans l'absolu. Il nous semble cependant qu'elles plaident pour le financement d'autres recherches qui permettent de mieux comprendre ces mauvais résultats.

Concernant la relation entre élèves et enseignants, nous n'avons pas trouvé de données pour la Belgique. Nous disposons néanmoins de données pour la France qui nous révèlent qu'un petit nombre d'élèves, évalué à un peu moins de 14 %, estiment les relations avec les enseignants plutôt négatives⁵⁶.

Dans le cadre de notre enquête, sur les 35 adolescents qui ont été victimes de harcèlement dans l'école, 32 (91,4 %) d'entre eux en ont parlé à – au moins – un membre du personnel de l'établissement (enseignant, éducateur, direction, PMS). Concernant ceux-ci, on observe que l'école est rarement la première ressource sollicitée. Il semblerait que les adolescents en parlent dans un premier temps à leur mère (largement en tête en tant que première personne à qui on parle de ses problèmes) et leurs ami(e)s, ou encore au « couple parental » et à leur petit(e)-ami(e) du moment. Les professeurs et le PMS sont généralement sollicités dans un second temps (on peut imaginer que les premières ressources sollicitées conseillent d'en parler à l'école...). C'est encore plus vrai pour la direction et les éducateurs.

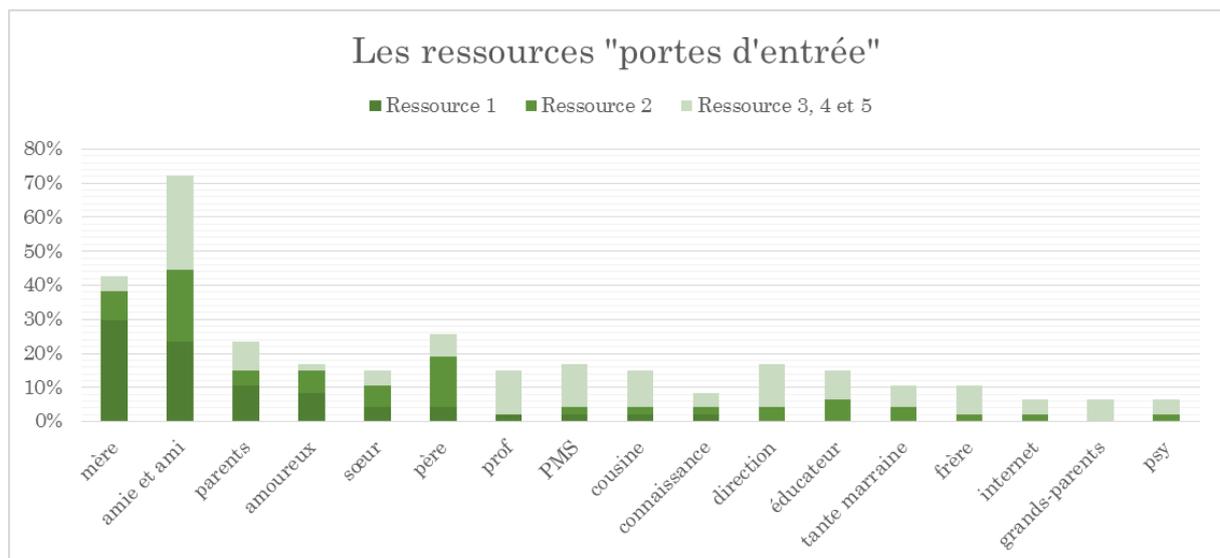


Figure 3 : ressources sollicitées en 1er, 2e et 3e par les adolescents victimes de harcèlement de notre échantillon (N = 47).

Le niveau de satisfaction concernant la réaction de l'école à leur sollicitation est variable.

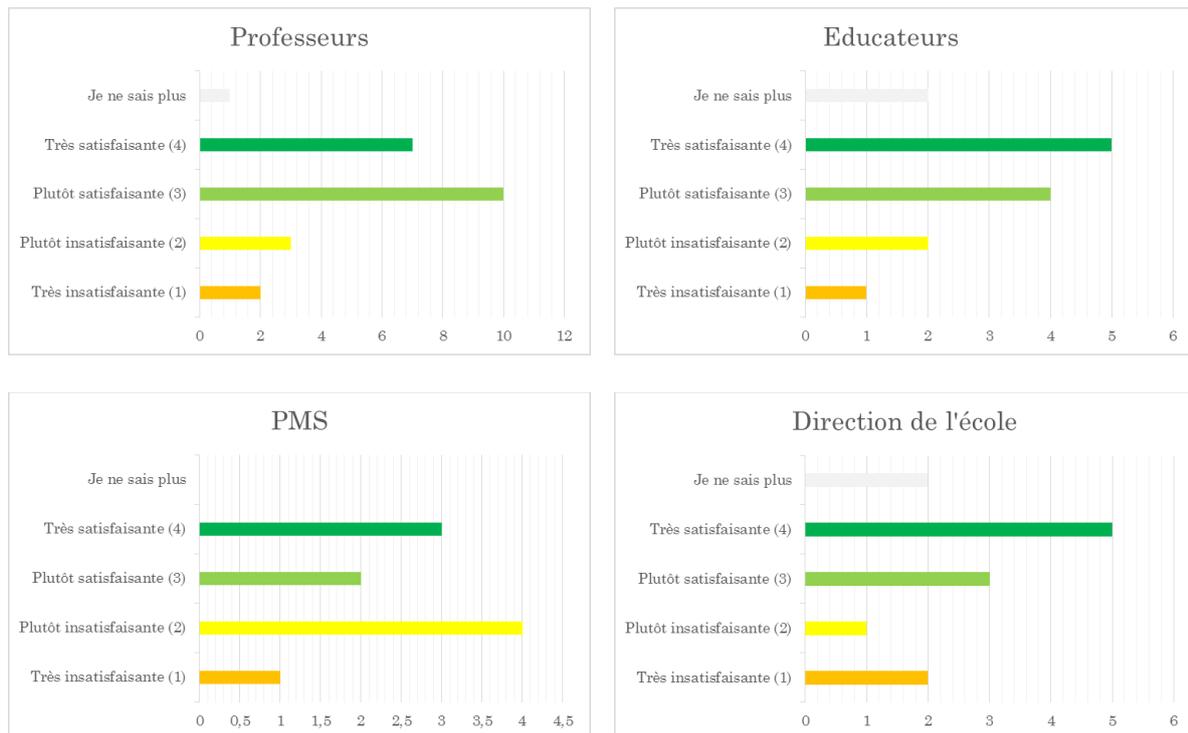


Figure 4 : Niveau de satisfaction des élèves victimes de harcèlement scolaire par rapport à l'intervention des professionnels de l'école (enseignants, éducateurs, PMS, direction) lorsqu'ils ont sollicité leur aide (N = 32).

Lorsque l'on se penche plus spécifiquement sur la situation de ceux qui n'ont pas trouvé une réponse qu'ils estiment satisfaisante de la part de l'école, nous devons tenir compte du fait qu'une proportion d'entre eux a sollicité plusieurs personnes dans l'école. Dans ce cas de figure, on observe que s'ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent chez une personne, ils sont par contre plus satisfaits par l'aide apportée par une autre... Bref, les évaluations faites des différentes ressources sollicitées dans l'école sont variables. Tenant compte de cela, 8 jeunes sur les 35 (en dehors des 3 jeunes qui n'ont pas sollicité d'aide) ayant rencontré une situation de harcèlement dans l'école ont une estimation négative (insatisfaisante ou relativement insatisfaisante) de l'aide qu'ils ont reçue de l'école.

Dans la famille et avec les ami(e)s

Nous l'avons évoqué plus haut (figure 3), il semblerait que les ados parlent de leur problème en premier lieu à leur mère et leurs ami(e)s, ensuite au « couple parental » et à leur petit(e)-ami(e) du moment.

De nombreuses recherches ont établi l'importance de la communication avec les parents en tant que facteur de protection pour certains problèmes de santé, pour la promotion de valeurs prosociales (attention et comportements bienveillants adressés aux autres), mais aussi pour faire face aux situations stressantes¹⁸. La famille joue un rôle central tant dans la transmission de compétences relationnelles et de valeurs que dans la possibilité d'exprimer sa souffrance et ses problèmes²⁴. La communication avec les parents, plus que la communication avec les pairs (celle-ci

joue un rôle dans une moindre mesure), est directement corrélée avec le sentiment de bien-être^{52,57}. Ainsi, par exemple, la qualité des relations familiales est statistiquement plus liée à la symptomatologie dépressive que les relations avec les pairs⁵⁸.

Nous noterons que la Belgique francophone obtient de mauvais résultats lorsque l'on évalue la communication entre parents et enfants si on la compare aux autres pays qui ont participé à l'enquête HSBC déjà mentionnée. En effet, selon celle-ci, 78 % des enfants de 11 ans estiment qu'il est facile de communiquer avec leur mère. S'il est difficile de déterminer dans l'absolu si ces résultats sont positifs, ils nous placent cependant en dernière position par rapport à l'ensemble des pays ayant participé à cette enquête, la moyenne de ceux-ci étant de 90 %. Les résultats restent interpellants pour les enfants de 13 ans et 15 ans qui se positionnent en bas de classement avec des moyennes de 73 % à 13 ans et 66 % à 15 ans. Nous noterons que les difficultés de communication augmentent au cours de l'adolescence, une tendance qui s'observe dans tous les pays.

De leur côté, les pères sont généralement moins « intimes » avec leurs enfants que les mères. On sait cependant qu'une bonne communication entre enfants et pères a un rôle protecteur pour le bien-être émotionnel et pour l'image de soi. Nous observons en Belgique francophone les mêmes tendances concernant la communication avec les pères qu'avec les mères puisque nous sommes également derniers dans l'étude HSBC. En effet, seulement 54 % des filles et 64 % des garçons de 11 ans estiment qu'il est facile de parler à leur père alors que la moyenne de l'ensemble des pays est de 76 %. Les difficultés sont les mêmes pour les enfants de 13 ans, quant aux jeunes de 15 ans, seulement 36 % des filles et 57 % des garçons estiment qu'il est facile de parler à leur père.

Une étude internationale réalisée par Moreno et ses collaborateurs a permis d'identifier 4 profils d'adolescents en fonction de leurs facilités à communiquer avec leurs parents et leurs amis⁵⁷ :

- Les « bons communicateurs » (28,9 %) communiquent facilement avec leurs pairs et leurs parents. Ce groupe est celui pour lequel le niveau moyen de « mal-être » est le plus bas.
- Les « bons communicateurs avec les pairs », mais qui communiquent plus difficilement avec leurs parents (28,3 %).
- Les « mauvais communicateurs avec les pairs » (29,4 %). Ceux-ci obtiennent des résultats très similaires à la moyenne concernant la communication avec les parents, mais des scores beaucoup plus faibles concernant la communication avec les pairs.
- Les « mauvais communicateurs » (12,1 %), avec le taux de « mal-être » le plus important.

Cette étude a permis de classer par ordre d'importance certaines variables en fonction de leur valeur prédictive concernant le bien-être (ou, dit autrement, la protection contre le mal-être). Le genre est, comme c'est généralement le cas, la variable la plus importante. Comme nous l'avons déjà dit, l'adolescence est un processus généralement plus difficile pour les filles que pour les garçons. Vient ensuite la facilité de communication avec les parents, puis l'âge et enfin la facilité de communication avec les pairs. Ceci étant, ce dernier point ne doit pas être évacué trop

rapidement. En effet, à l'adolescence, le fait de parler de ses problèmes n'est peut-être pas ce qui fait l'intérêt des relations avec les pairs. Il s'agit surtout de garder le contact et de faire des choses ensemble. Ainsi, d'autres études ont montré que les relations amicales^k sont associées au sentiment de bien-être, à l'estime de soi et à l'adaptation aux contraintes scolaires. Le soutien des pairs est également un facteur de protection contre les sentiments de dépression et d'isolement¹⁸.

Notons à ce sujet que l'enquête HSBC¹⁸ évoquée plus haut obtient des chiffres plus satisfaisants concernant les relations entre pairs puisque 78 % des filles et 76 % des garçons de 11 ans estiment que leurs camarades de classe sont « gentils et aidants » (M = 72 %) et que ces résultats restent relativement stables tout au long de la scolarité. Par exemple, 71 % des filles et 72 % des garçons de 15 ans estiment que leurs camarades de classe sont « gentils et aidants » (M = 66 %).

La littérature scientifique concernant le harcèlement établit également des liens entre la qualité de la relation aux parents – et plus généralement aux « caregivers » – et une certaine fragilité par rapport aux situations de harcèlement. Précisons d'emblée qu'il s'agit d'un sujet délicat, car il ne faudrait pas faire une association trop directe entre les deux phénomènes afin de ne pas stigmatiser injustement des parents. Les tendances statistiques n'empêchent pas de nombreuses exceptions. Cependant, il semblerait que certains facteurs soient corrélés au harcèlement, principalement chez les « harceleurs – victimes » que nous évoquions plus haut, c'est-à-dire des adolescents régulièrement impliqués dans des situations de harcèlement tantôt en tant que harceleur et tantôt en tant que victime^{1,12,24,59}. Parmi les facteurs statistiquement liés au harcèlement, nous pouvons citer :

- Le manque d'attachement émotionnel et le rejet parental (celui-ci multiplierait par deux ou trois les chances de développer des comportements de harcèlement en ligne).
- Une faible surveillance parentale.
- Une discipline sévère et erratique.
- Des conflits au sein de la famille.
- Moins de cohésion familiale.
- Moins de communication dans la famille.

Ceci étant, indépendamment de la qualité de la communication entre parents et enfants, il n'est pas toujours facile pour un enfant ou un adolescent de parler à un adulte d'une situation par rapport à laquelle il est victime ou témoin. Les raisons pour lesquelles il est difficile d'en parler peuvent se résumer ainsi^{1,16} :

- La peur des représailles.

^k Selon l'enquête HSBC mentionnée à plusieurs reprises, 80 % des garçons et des filles de 11 ans ont 3 amis proches ou plus. À 13 ans, il s'agit de 84 % et à 15 ans c'est 78 %.

¹ Les différents points mentionnés sont issus de la littérature, mais aussi des échanges que nous avons eus avec des adolescents sur ces questions.

- La peur d'être sanctionnés par les adultes et/ou la peur d'être jugés par les parents, de les décevoir. Par exemple, par crainte de voir certains contenus médiatiques révélés aux adultes avec tous les sentiments de gêne et de honte que cela pourrait susciter.
- Par peur que les adultes réagissent dans la précipitation et dans l'excès, sans se concerter avec eux.
- Pour ne pas être jugés comme faibles par les pairs.
- Par peur de se voir retirer leurs outils de connexion (quand il s'agit de cyberharcèlement).
- Pour protéger leurs parents, s'ils sentent que ceux-ci sont très sensibles à leur propre souffrance, ce qui, paradoxalement, complique pour eux l'expression de leurs émotions négatives. Ils ne veulent pas « attrister leurs parents », leur « faire du mal ».
- Dans une lecture plus systémique, on peut penser également que les enfants seront réticents à dévoiler ce qui peut créer une crise dans les systèmes auxquels ils appartiennent, notamment le système familial.

Toutes ces raisons font que certains des enfants et des adolescents confrontés au harcèlement n'en parlent à personne. Les chiffres à ce sujet sont assez disparates. Certaines études sont alarmantes et d'autres moins. Par exemple, Hunter et coll. montrent que 78 % finissent par en parler et donc 22 % ne disent rien... Résultats qu'il serait intéressant de pondérer avec l'importance de l'impact émotionnel du harcèlement vécu par les répondants⁵⁰.

Suite à donner au travail

Après avoir fait un rapide état des lieux de la littérature scientifique concernant le harcèlement et le cyberharcèlement chez les enfants et les adolescents, nous nous sommes penchés plus spécifiquement sur les ressources mobilisées par ceux-ci lorsqu'ils sont confrontés à ce type de difficultés. Nous avons, pour ce faire, utilisé des données récoltées par le CRéSaM dans le cadre d'une recherche en cours.

Ainsi, nous avons pu recenser l'ensemble des personnes à qui ils en ont parlé et leur niveau de satisfaction par rapport à l'aide apportée. Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, notre intention n'est pas de réaliser une nouvelle étude de prévalence, les données sont déjà assez fournies à ce sujet. Notre objectif est, à terme, de nous faire une idée relativement précise :

1. Des lieux et personnes-ressources vers lesquels se tournent les adolescents pour trouver de l'aide et de leur niveau de satisfaction par rapport à l'aide qu'ils ont pu recevoir.
2. Des représentations et des contraintes qui vont déterminer le fait d'en parler ou non à telle ou telle personne.
3. Des raisons pour lesquelles certains adolescents n'en parlent pas ou ne trouvent pas de réponses satisfaisantes dans leur entourage.

Apporter des réponses à ces trois questions pourra nous aider à formuler des recommandations utiles à l'amélioration de l'accessibilité des ressources disponibles pour les adolescents confrontés

au harcèlement, qu'il s'opère sur la Toile ou non. C'est la raison pour laquelle, dans les mois qui viennent, nous nous focaliserons plus spécifiquement sur le volet qualitatif de la recherche en réalisant des interviews en profondeur^m afin de pouvoir répondre plus précisément aux questions soulevées plus haut.

À suivre...

Directrice de publication : Christiane Bontemps

Rédacteur en chef : Pascal Minotte

Nous contacter :

CRéSaM - Centre de Référence en Santé Mentale, asbl

Boulevard de Merckem, 7 - 5000 Namur

081/25.31.42 - p.minotte@cresam.be

Site Internet : <http://www.cresam.be/>

^m Inspirées de la méthodologie des récits de vie.

Bibliographie

1. Arsène, M. & Raynaud, J. P. Cyberbullying (ou cyber harcèlement) et psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent: État actuel des connaissances. *Neuropsychiatr. Enfance. Adolesc.* **62**, 249–256 (2014).
2. Modecki, K. L., Minchin, J., Harbaugh, A. G., Guerra, N. G. & Runions, K. C. Bullying prevalence across contexts: A meta-analysis measuring cyber and traditional bullying. *J. Adolesc. Heal.* **55**, 602–611 (2014).
3. Livingstone, S., Haddon, L., Görzig, A. & Ólafsson, K. *EU Kids Online II: Final Report 2011*. (2011). at <<http://www.lse.ac.uk/collections/EUKidsOnline/>>
4. Bottino, S. M. B., Bottino, C. M. C., Regina, C. G., Correia, A. V. L. & Ribeiro, W. S. Cyberbullying and adolescent mental health: Systematic review. *Cad. Saude Publica* **31**, 463–475 (2015).
5. Mitchell, K. J., Ybarra, M. & Finkelhor, D. The relative importance of online victimization in understanding depression, delinquency, and substance use. *Child Maltreat.* **12**, 314–324 (2007).
6. Mitchell, K. J., Finkelhor, D., Wolak, J., Ybarra, M. L. & Turner, H. Youth internet victimization in a broader victimization context. *J. Adolesc. Heal.* **48**, 128–134 (2011).
7. Schneider, S. K., O'donnell, L., Stueve, A. & Coulter, R. W. S. Cyberbullying, school bullying, and psychological distress: A regional census of high school students. *Am. J. Public Health* **102**, 171–177 (2012).
8. Sumter, S. R., Baumgartner, S. E., Valkenburg, P. M. & Peter, J. Developmental trajectories of peer victimization: Off-line and online experiences during adolescence. *J. Adolesc. Heal.* **50**, 607–613 (2012).
9. Sourander, A. *et al.* Psychosocial Risk Factors Associated With Cyberbullying Among Adolescents. *Arch. Gen. Psychiatry* **67**, 720–728 (2010).
10. Livingstone, S., Haddon, L., Görzig, A. & Ólafsson, K. *Risks and safety for children on the internet: the UK report. www.eukidsonline.net* (2010).
11. Catheline, N. *Le harcèlement scolaire: « Que sais-je ? » n° 4038*. (Presses Universitaires de France, 2015).
12. Ybarra, M. L., Diener-West, M. & Leaf, P. J. Examining the Overlap in Internet Harassment and School Bullying: Implications for School Intervention. *J. Adolesc. Heal.* **41**, 42–50 (2007).
13. Pornari, C. D. & Wood, J. Peer and cyber aggression in secondary school students: The role of moral disengagement, hostile attribution bias, and outcome expectancies. *Aggress. Behav.* **36**, 81–94 (2010).
14. Ortega, R. *et al.* The Emotional Impact of Bullying and Cyberbullying on Victims: A European Cross-National Study. *Aggress. Behav.* **38**, 342–356 (2012).
15. Galand, B., Hospel, V. & Baudoin, N. *Prévalence du harcèlement en Fédération Wallonie-Bruxelles : Rapport d'enquête*. (2014).

16. Tokunaga, R. S. Following you home from school: A critical review and synthesis of research on cyberbullying victimization. *Comput. Human Behav.* **26**, 277–287 (2010).
17. Craig, W. *et al.* A cross-national profile of bullying and victimization among adolescents in 40 countries. *Int. J. Public Health* **54**, 216–224 (2009).
18. Currie, C. *et al.* Social determinants of health and well-being among young people. Health Behaviour in School-aged Children (HBSC) study: International report from the 2009/2010 survey. *World Heal. Organ. Heal. Policy Child. Adolesc. No 6* 1–272 (2012). doi:ISBN 987 92 890 1423 6
19. Livingstone, S. & Smith, P. K. Annual research review: Harms experienced by child users of online and mobile technologies: The nature, prevalence and management of sexual and aggressive risks in the digital age. *J. Child Psychol. Psychiatry Allied Discip.* **55**, 635–654 (2014).
20. Vivolo-Kantor, A. M., Martell, B. N., Holland, K. M. & Westby, R. A systematic review and content analysis of bullying and cyber-bullying measurement strategies. *Aggress. Violent Behav.* **19**, 423–434 (2014).
21. Blaya, C. Cyberviolence et cyberharcèlement : approches sociologiques. *La Nouv. Rev. l'adaptation la scolarisation* **53**, 47–65 (2011).
22. Berne, S. *et al.* Cyberbullying assessment instruments: A systematic review. *Aggress. Violent Behav.* **18**, 320–334 (2013).
23. Mason, K. L. Cyberbullying: A preliminary assessment for school personnel. *Psychol. Sch.* **45**, 323–348 (2008).
24. Ortega-Barón, J., Buelga, S. & Cava, M.-J. The Influence of School Climate and Family Climate among Adolescents Victims of Cyberbullying. *Comunicar* **24**, 57–65 (2016).
25. Bond, L., Carlin, J. B., Thomas, L., Rubin, K. & Patton, G. Does bullying cause emotional problems? A prospective study of young teenagers. *BMJ* **323**, 480–484 (2001).
26. Bannink, R., Broeren, S., Van De Looij - Jansen, P. M., De Waart, F. G. & Raat, H. Cyber and traditional bullying victimization as a risk factor for mental health problems and suicidal ideation in adolescents. *PLoS One* **9**, 11–16 (2014).
27. Frisé, A. & Bjarnelind, S. Health-related quality of life and bullying in adolescence. *Acta Paediatr. Int. J. Paediatr.* **99**, 597–603 (2010).
28. Compas, B. E., Orosan, P. G. & Grant, K. E. Adolescent stress and coping: implications for psychopathology during adolescence. *J. Adolesc.* **16**, 331–349 (1993).
29. Klein, A., De Cock, R., Rosas, O., Vangeel, J. & Minotte, P. *Compulsive Computer use and Knowledge needs in Belgium: A multimethod approach.* *belspo.be* (2013). at <http://www.belspo.be/belspo/organisation/publ/pub_ostc/Drug/rDR64_en.pdf>
30. Arsène, M. Cyberbullying : état actuel des connaissances sur la psychopathologie - Thèse pour le diplôme d'état de Docteur en Médecine. (Université Toulouse 3, 2013).
31. Mitchell, K. J., Jones, L. M., Turner, H. a, Shattuck, A. & Wolak, J. The Role of Technology in Peer

- Harassment: Does It Amplify Harm for Youth? *Psychol. Violence* No Pagination Specified (2015). doi:10.1037/a0039317
32. Galand, B., Dernoncourt, O. & Mirzabekiantz, G. Caractéristiques relationnelles et émotionnelles des victimes et des auteurs de violences entre élèves. *Rev. suisse des Sci. l'éducation* **31**, 33–56 (2009).
 33. Rémond, J.-J., Kern, L. & Romo, L. Étude sur la « cyber-intimidation » : cyberbullying, comorbidités et mécanismes d'adaptations. *Encephale*. **41**, 287–294 (2015).
 34. Selkie, E. M., Kota, R., Chan, Y.-F. & Moreno, M. Cyberbullying, depression, and problem alcohol use in female college students: A multisite study. *Cyberpsychology, Behav. Soc. Netw.* **18**, 79–86 (2015).
 35. Perren, S., Dooley, J., Shaw, T. & Cross, D. Bullying in school and cyberspace: Associations with depressive symptoms in Swiss and Australian adolescents. *Child Adolesc. Psychiatry Ment. Health* **4**, 28 (2010).
 36. Baudoin, N., Hospel, V. & Galand, B. Contexte scolaire et bien-être des élèves. (2016).
 37. Cole, D. A. *et al.* Longitudinal and Incremental Relation of Cybervictimization to Negative Self-Cognitions and Depressive Symptoms in Young Adolescents. *J. Abnorm. Child Psychol.* (2016). doi:10.1007/s10802-015-0123-7
 38. van Geel, M., Vedder, P. & Tanilon, J. Relationship Between Peer Victimization, Cyberbullying, and Suicide in Children and Adolescents. *JAMA Pediatr.* **168**, 435 (2014).
 39. Bonanno, R. A. & Hymel, S. Cyber Bullying and Internalizing Difficulties: Above and Beyond the Impact of Traditional Forms of Bullying. *J. Youth Adolesc.* **42**, 685–697 (2013).
 40. Daine, K. *et al.* The power of the web: a systematic review of studies of the influence of the internet on self-harm and suicide in young people. *PLoS One* **8**, e77555 (2013).
 41. Debarbieux, E., Montoya, Y., Blaya, C. & Mancel, C. *Analyse critique de littérature sur les modalités de prévention, de prise en charge et de gestion des passages à l'acte violents d'adolescents dans des établissements relevant au moins pour une partie de leur public, de la protection de l'enfance en Franc.* (2007). at <[http://www.oned.gouv.fr/system/files/ao/rapport finaldebarbieux_aor2005.pdf](http://www.oned.gouv.fr/system/files/ao/rapport_finaldebarbieux_aor2005.pdf)>
 42. Litwiller, B. J. & Brausch, A. M. Cyber Bullying and Physical Bullying in Adolescent Suicide: The Role of Violent Behavior and Substance Use. *J. Youth Adolesc.* **42**, 675–684 (2013).
 43. Hay, C. & Meldrum, R. Bullying victimization and adolescent self-harm: Testing hypotheses from general strain theory. *J. Youth Adolesc.* **39**, 446–459 (2010).
 44. Houbre, B. *et al.* Stress post-traumatique et altération des schémas cognitifs: Cas de la victimation à l'école. *Evol. Psychiatr.* **77**, 1–14 (2012).
 45. Wang, J., Iannotti, R. J. & Luk, J. W. Patterns of adolescent bullying behaviors: Physical, verbal, exclusion, rumor, and cyber. *J. Sch. Psychol.* **50**, 521–534 (2012).
 46. Pabian, S. & Vandebosch, H. An Investigation of Short-Term Longitudinal Associations Between Social Anxiety and Victimization and Perpetration of Traditional Bullying and Cyberbullying. *J. Youth Adolesc.* **45**, 328–339 (2015).

47. Vieno, A., Gini, G. & Santinello, M. Different forms of bullying and their association to smoking and drinking behavior in Italian adolescents. *J. Sch. Health* **81**, 393–399 (2011).
48. Bilić, V., Buljan Flander, G. & Rafajac, B. Life Satisfaction and School Performance of Children Exposed to Classic and Cyber Peer Bullying. *Coll. Antropol.* **38**, 21–29 (2014).
49. Eliot, M., Cornell, D., Gregory, A. & Fan, X. Supportive school climate and student willingness to seek help for bullying and threats of violence. *J. Sch. Psychol.* **48**, 533–553 (2010).
50. Hunter, S. C., Boyle, J. M. E. & Warden, D. Help seeking amongst child and adolescent victims of peer-aggression and bullying: The influence of school-stage, gender, victimization, appraisal, and emotion. *Br. J. Educ. Psychol.* **74**, 375–390 (2004).
51. Sordes-ader, F., Esparbès-Pistre, S. & Tap, P. Adaptation et stratégies de coping à l'adolescence. Etude différentielle selon le sexe et l'âge. *Spirale - Rev. Rech. en Educ.* **20**, 131–153 (1997).
52. Levin, K. A. & Currie, C. Family structure, mother-child communication, father-child communication, and adolescent life satisfaction: A cross-sectional multilevel analysis. *Health Educ.* **110**, 152–168 (2010).
53. Joussetme, C., Cosquer, M. & Hassler, C. *Portraits d'adolescents - Enquête épidémiologique multicentrique en milieu scolaire en 2013.* (2015). at <<http://presse-inserm.fr/wp-content/uploads/2015/03/Portraits-dadolescents-mars-2015-1.pdf>>
54. Deklerck, J. La pyramide de la prévention - Un cadre de prévention intégrale dans l'enseignement. 1–25 (2009).
55. Galand, B. & Baudoin, N. Prévenir le harcèlement via les pratiques de classe? Une étude multiniveaux. (2014).
56. Debarbieux, E. *et al. Le « climat scolaire »: définition, effets et conditions d'amélioration.* (2012). at <<http://www4.ac-nancy-metz.fr/cpe/CS/climat-scolaire2012.pdf>>
57. Moreno, C. *et al.* Cross-national associations between parent and peer communication and psychological complaints. *Int. J. Public Health* **54**, (2009).
58. Sheeber, L. B., Davis, B., Leve, C., Hops, H. & Tildesley, E. Adolescents' Relationships with Their Mothers and Fathers: Associations with Depressive Disorder and Subdiagnostic Symptomatology. *J. Abnorm. Psychol.* **116**, 144–154 (2007).
59. Ybarra, M. L. & Mitchell, K. J. Youth engaging in online harassment: Associations with caregiver-child relationships, internet use, and personal characteristics. *J. Adolesc.* **27**, 319–336 (2004).